

DIDIER BERTRAND

Indiana University, Indianapolis

## Le microcosme insulaire de Jules Verne dans *L'Île mystérieuse* De l'île de la Désolation à l'île Lincoln

ABSTRACT: This article means to demonstrate that the complexity of *Mysterious Island*, stemming from the description of the place, this silent but omnipresent character, prevent it from being limited to the young readership intended by Hetzel, Verne's editor. The anticolonial and anti-slavery discourse established as the ideological principle early on, is debunked by a counter-discourse based on new knowledge of anthropology. Conclusions about Verne's response to Defoe are also addressed.

KEY WORDS: Daniel Defoe, Robinson Crusoe, robinsonnade, Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, imperialism, colonialism, children's literature, intertextuality

On fait beaucoup naufrage dans les romans de Jules Verne. En fait, il s'y trouve tant de naufrages que Daniel Compère a pu consacrer tout un livre à l'étude du seul motif de l'arrivée dans l'île dans les *Voyages extraordinaires*. Parmi toutes ces îles, seulement quelques-unes sont des robinsonnades — ou réécritures de *Robinson Crusoe* de Daniel Defoe (1719) — à proprement parler. Parmi celles-ci, je n'en retiendrai qu'une, *L'Île mystérieuse* (1874—1875), roman-clé des *Voyages extraordinaires* où on retrouve le Capitaine Nemo, personnage central de *Vingt mille lieues sous les mers* (1869—1870) et Ayrton, un personnage conséquent des *Enfants du Capitaine Grant* (1867—1868). De fait, le mystère de l'île en question s'articule autour de deux personnages importants : l'île (un volcan en activité dont Verne raffole) et le capitaine Nemo, venu se réfugier au cœur de l'île pour y finir ses jours. Ces trois textes ensemble forment une trilogie rétrospective dont les fils conducteurs sont le colonialisme et le progrès technologique (OUSSELIN, 2013/2014 : 88).

Cet article entend démontrer à partir du traitement de l'île, personnage silencieux mais omniprésent, que la complexité de *L'Île mystérieuse* l'empêche de ne

s'adresser qu'au lectorat de la jeunesse auquel l'éditeur de Jules Vernes, Pierre-Jules Hetzel, le destinait. Le discours anti-colonial et anti-esclavagiste qui est érigé en principe idéologique au chapitre deux du roman sera sapé à sa base par un contre-discours élaboré à partir des nouvelles connaissances dues à l'anthropologie naissante ; quelques conclusions sur la lecture que Verne effectue sur l'œuvre de Defoe seront aussi abordées.

Pierre-Jules Hetzel, au début de la carrière de Jules Verne, est le prestigieux éditeur des œuvres de Balzac, Stendhal, Victor Hugo, et George Sand, les principales figures littéraires de l'époque. Hetzel identifie tôt le potentiel de Jules Verne, mais lui impose des contraintes sévères : le jeune auteur écrira pour son *Journal d'Éducation et de Récréation*, donc, pour un public jeune, et sous le strict contrôle de son éditeur<sup>1</sup>. Or, Verne a des aspirations plus grandes : « Et je rêve à un robinson magnifique. Il faut absolument que j'en fasse un, c'est plus fort que moi. Il me vient des idées magnifiques » (VIERNE, 1973 : 21). L'idée déplaît à Hetzel et Verne abandonne le projet jusqu'en 1869, date à laquelle il soumet à son éditeur la première partie de *L'Oncle Robinson (OR)* — l'ancêtre de *L'Île mystérieuse (IM)*.

En suivant l'organisation narrative du roman, nous allons voir comment Verne produit exactement le type de récit voulu par Hetzel, puisqu'il suit de très près le motif narratif de la robinsonnade typique du XIX<sup>e</sup> siècle, destinée à la jeunesse, mais en même temps, qu'il y insère le projet qu'il a en tête et qui va offrir au lecteur une vision du colonialisme beaucoup plus complexe que celle qu'on offrait à l'époque au seul jeune public (LECLAIRE-HALTÉ, 2007 : 1). Je reprends ici les séquences d'actions stéréotypées et socio-culturellement stabilisées utilisées par Leclair-Halté, à savoir : la séquence initiale, le déplacement, l'arrivée sur l'île, le séjour sur l'île, la séquence du sauvetage et la séquence finale.

## Séquence initiale

Il s'agit en général de l'unité textuelle où le futur robinson est présenté dans son milieu d'origine. Dans *IM*, cette séquence de présentation est déplacée au deuxième chapitre. Hetzel trouve en effet que « Le début manque de vie, est lent » (*Correspondance*) et Verne s'empresse de modifier son roman et de le lancer *in medias res* avec la description du naufrage. Passer de *OR* à *IM* revient à décentrer le personnage de Robinson en faveur de celui de l'île. Le seul per-

<sup>1</sup> Pour un bon résumé de cette relation fascinante, voir BOIA (2005 : 87—111) et EVANS (1988 : 27—28).

sonnage féminin originalement prévu disparaît, absorbé par l'île même, qui en revêt certaines caractéristiques féminines<sup>2</sup>.

Cette séquence qui se produit donc en anaphase au chapitre deux s'ouvre sur la tentative d'évasion réussie de cinq nordistes durant la guerre de sécession américaine. Prisonniers des sudistes à Richmond en Virginie, ces derniers tentent de rejoindre les forces de Lincoln qui assiègent la ville. Cependant une tempête se lève à l'heure fixée pour la tentative d'évasion et le ballon qui doit servir de véhicule de leur liberté les emporte loin de là et les abandonne (en se dégonflant, mais ils doivent aussi se dépouiller de tout pour garder le ballon dans l'air le plus longtemps possible) sur une île qui n'est pas portée sur les cartes de navigation. Les cinq personnages fonctionnent dans le roman comme une subjectivité collective harmonieuse sous la direction de *l'ingénieur* Smith — une autre concession à la société industrielle de l'époque<sup>3</sup>.

## Déplacement

Avec l'arrivée dans l'île en ballon, Verne modernise le texte et le met à la page des nouvelles techniques. Il cherche aussi clairement à surclasser le roman original de Defoe en destituant ses naufragés de la moindre aide technique offerte au protagoniste. Barthes identifie un code adamique dans la robinsonnade — un retour à l'ancêtre Adam, évincé du paradis terrestre et condamné au travail — particulièrement marqué dans *IM* de «dépouillement» au terme duquel les naufragés «se retrouveront sans bagages, sans outils, sans biens» (*IM*: 148). Le Robinson de Defoe a au moins hérité de l'épave du navire qui lui permettra de reconstruire la civilisation, ce qui permet à Verne de ridiculiser le héros par l'ampleur des travaux entrepris sur l'île Lincoln.

Le projet idéologique initial du roman, cependant s'établit vite en opposition à la colonisation puisque il est basé sur l'abolitionnisme. Nab, le serviteur de Cyrus Smith bien que relégué à une position subalterne dans le roman, n'en est pas moins un homme libre, parce que «Cyrus Smith, abolitionniste de raison et de cœur [l']avait affranchi» (*IM*: 17).

<sup>2</sup> Compère voit dans le mot «île» un «elle» à peine caché : île = il + e = elle (COMPÈRE, 1977 : 159 ; DUPUY, 2010 : 217—218). Pour une analyse psychanalytique d'une «colonisation symbolique de la femme», voir SPANGLER (2003). La féminisation de l'île demeure cependant problématique dans la mesure où on la baptise «Île Lincoln» et qu'elle est représentée sous des traits masculins.

<sup>3</sup> Selon Michel TOURNIER, l'ingénieur est le héros vernien par excellence, «qui incarne le triomphe des sciences appliquées et des techniques» (1977 : 220).

## Arrivée sur l'île

Cette séquence importante permet d'effectuer la description des lieux, qui semblent d'abord issus de la nuit des temps. Si cette île donne d'abord l'impression qu'elle vient juste d'émerger du déluge primordial, une autre association au code adamique : « [...] ils foulaient du pied un sol sablonneux, mêlé de pierres, qui paraissait dépourvu de toute végétation » (*IM* : 26), elle se révèle vite un lieu paradisiaque où « Verne condense à la fois l'histoire de l'humanité et l'histoire de la terre [...] Nous avons affaire ici à une utopie [...], une 'mise en extraordinaire' de l'espace » (DUPUY, 2010 : 213).

Il est assez singulier, fit observer Gédéon Spilett, que cette île, relativement petite, présente un sol aussi varié. Cette diversité d'aspect n'appartient logiquement qu'aux continents d'une certaine étendue. On dirait vraiment que la partie occidentale de l'île Lincoln, si riche et si fertile, est baignée par les eaux du golfe Mexicain, et que ses rivages du nord et du sud-est s'étendent sur une sorte de mer Arctique.

*IM* : 226

De même que le Robinson de Defoe (« Était-ce une île ou le continent ? » (DEFOE, 1993 : 61), les protagonistes ont tôt fait de s'enquérir de l'endroit où ils se trouvent (« île ou continent ? », *IM* : 80) et cherchent à voir sans être vus, assumant la position décrite par Mary Louise PRATT de « monarques de tout ce qu'ils examinent » (2008 : 201). Souvent, dans les récits de voyage, quand le voyageur « découvre » un endroit en embrassant du regard le panorama familier de son guide natif qui l'a amené jusque là, il déclare sa souveraineté sur cet espace au nom du monarque qu'il représente. C'est le cas de Mungo Parks qui nomme les chutes Victoria au Zimbabwe. Le simple acte de visualiser, souvent depuis un point culminant, selon Pratt, donne le sentiment d'appartenance et sa justification légale au voyageur (2008 : 201). Ainsi, l'absence totale d'autrui permet aux « naufragés de l'air » (*IM* : 41) de passer vite du statut d'« insulaires » (*IM* : 163) qui se demandent si l'île est habitée (*IM* : 116) à celui de colons. Dans un moment prophétique, Pencroff s'exclame : « nous ferons de cette île une petite Amérique ! » et il entend :

ne plus nous considérer comme des naufragés, mais bien comme des colons qui sont venus ici pour coloniser [...] quand [l'île] sera bien transformée, bien aménagée, bien civilisée, nous irons l'offrir au gouvernement de l'Union !

*IM* : 117

Le système ainsi créé, vidé de sa population, ressemble à « une vision utopique de l'autorité européenne sur le globe, à laquelle je fais référence comme

à une *anti-conquête*» (PRATT, 2008 : 38). Barthes l'avait déjà noté, sans sembler apprécier la dimension coloniale du roman : «[...] toute instance sociale est pudiquement effacée de cette épure où il s'agit de transformer la terre sans la médiation d'aucun esclavage : cultivateurs mais non colonisateurs» (BARTHES, 1972 : 150—151). Et plus loin :

Le mythe de l'île déserte prend appui sur un problème très vif : comment cultiver sans esclaves ? [...] et lorsque les colons, ayant perdu leur île, fondent en Amérique une nouvelle colonie, c'est dans l'Iowa, territoire de l'Ouest dont les habitants naturels, les Sioux, sont aussi magiquement 'absentés' que tout indigène de l'île mystérieuse.

BARTHES, 1972 : 151

Tout se passe comme si le discours adamique naturalise la prétention au droit du premier occupant.

## Séjour sur l'île

Cette séquence, de par sa taille, constitue l'épisode principal de la robinsonnade. Jean-Michel RACAULT (1991) précise qu'elle s'établit souvent sur trois axes, géographique, technique et spirituel. Cet épisode que Racault appelle « appropriation de l'île » est souvent suivi d'une menace extérieure et d'une rencontre d'autrui qui pose de nouveaux problèmes d'organisation sociale.

De fait, l'île, si elle se prête admirablement à la conquête mentionnée plus haut, ne manque pas d'habitants qui la revendiquent autant que nos colons.

En 1863, Figuier publie la première édition de *L'Homme primitif*, une explication vulgarisée des convictions scientifiques les plus récentes, selon laquelle l'histoire de l'humanité s'étendrait bien plus loin que la portée convenue de 4 à 6 000 ans, rapportée par la *Bible*. Sans se départir du point de vue créationniste, Figuier rapporte une histoire humaine datant de 15 à 20 000 ans, et dépeint l'ancêtre européen « aryen » comme un Mongol primitif. *L'Homme primitif* indique clairement la croyance populaire selon laquelle les populations du monde contemporain pouvaient se prêter à une hiérarchisation en termes de déplacements raciaux préhistoriques. L'ascendance supposée des types européens sur les habitants mongols de la période glaciaire semblait flatter les préjugés raciaux en vigueur. Le concept de préhistoire comprenait donc la notion d'un développement progressif qui a tôt fait de remplacer l'idée de dégénérescence dans toutes les représentations à l'exclusion des tracts des missionnaires. Les races inférieures qui demeuraient isolées dans diverses régions du globe étaient considérées comme le produit de temps plus anciens. Elles étaient destinées à être

conquises par les races européennes supérieures, comme l'homme de Néanderthal avait été conquis par les invasions de l'Europe du sud-est. La date de 1859 marque l'acceptation de l'anthropologie préhistorique à partir de la publication de *L'Origine des espèces* de Charles Darwin qui entérinait les théories scientifiques précédentes (BULLARD, 2000 : 20—21).

Victor Hugo a qualifié l'année 1870—1871 d'«année terrible». La France venait d'essayer une défaite humiliante contre la Prusse qui en profite pour annexer l'Alsace et la Lorraine. Le siège militaire des Prussiens force les Parisiens à endurer des privations cruelles. À la suite de ce siège, la ville explose et les révolutionnaires proclament la naissance de la Commune de Paris. Le gouvernement conservateur de la Troisième République brosse un portrait des Communards comme des destructeurs sauvages de la civilisation<sup>4</sup>. Infestés par le péché originel, ils sont dépeints comme la déchéance de la nature humaine, et une dégénérescence atavique. Au moment où Jules Verne publie *L'Île mystérieuse*, deux portraits du sauvage font surface en France : le sauvage est soit politique (le Communard), soit naturel (et issu d'une histoire profonde), si bien que le rôle colonisateur de la France établit au XVIII<sup>e</sup> siècle de civiliser et de moraliser demeure plus pressant que jamais.

Ainsi, la résistance à la colonisation de l'Île Lincoln par des pirates (sauvages politiques) et des singes (sauvages naturels) n'est peut-être pas tout à fait fortuite dans ce texte qui par ailleurs, produit deux ans seulement après la Commune, omet complètement de mentionner cet évènement qui a fortement marqué la fin du siècle. Il est clair que le groupe de colons fonctionne comme un tout autour duquel se développe l'action du roman. Or cet ensemble se rallie derrière le personnage de Cyrus Smith («La confiance qu'ils avaient en l'ingénieur était absolue», *IM* : 182), qui outre le fait qu'il représente un savoir technique et scientifique encyclopédique, tient aussi le compas moral du groupe. Sous l'égide de Smith, «le forgeron», le groupe qui se trouve dans un état de destitution extrême au début, substitue peu à peu au chaos original l'ordre et la logique qui mènent à la reconstruction du monde. Tournier détaille les différences entre le Robinson de Defoe et ceux de Verne avec ironie :

---

<sup>4</sup> La Commune, est le résultat d'un soulèvement qui a eu lieu à Paris après la défaite française dans la guerre franco-prussienne. Elle a marqué la France de façon indélébile. Cette révolte, essentiellement causée par les ravages de la guerre et le mécontentement croissant parmi les travailleurs et la petite bourgeoisie française, tient du fait que les Parisiens de ces classes sociales se prononçaient de plus en plus en faveur d'une république démocratique. Une revendication spécifique voulait que Paris soit autonome, avec son propre conseil d'élus, une situation dont certaines petites villes françaises jouissaient déjà. Le gouvernement national a refusé cette requête, du fait qu'il se méfiait de la population parisienne qu'il considérait déjà comme indisciplinée. La semaine sanglante des 21 au 28 mai, 1871 a laissé quelques 18 000 morts et 25 000 prisonniers dont bon nombre seront exécutés de façon sommaire quand les soldats de Versailles se seront emparés de la ville.

[...] nous assistons à un festival étourdissant d'inventions, de trouvailles, de stratagèmes. On fait du feu, on cuit des briques, on extrait du minerai, on forge l'acier. Ce n'est rien encore. On compose de la nitroglycérine. On fait de l'engrais chimique grâce auquel l'île à partir d'un grain trouvé dans la doublure d'une veste va se couvrir de blé.

TOURNIER, 1977 : 220

Si la science est omniprésente dans le roman, la religion y tient elle-même une petite place. On observe la Pentecôte (*IM* : 215), et Dieu est mentionné ici et là, mais c'est surtout à la Providence qu'on s'en remet. Une fois que l'île s'avère fertile, agréable à vivre et variée dans ses productions,

Cela est heureux, fit observer Pencroff, et, dans notre malheur, il faut en remercier la Providence.

— Dieu soit donc loué ! répondit Harbert, dont le cœur pieux était plein de reconnaissance pour l'Auteur de toutes choses.

*IM* : 42

C'est la structure sociale une fois établie qui va permettre aux naufragés, grâce à leur cohésion, leur dévouement, leurs valeurs économiques, morales, religieuses et surtout par le travail collectif<sup>5</sup> de surmonter les difficultés de leur vie insulaire, que Némoto ne fera qu'améliorer. C'est aussi leur *virilité* qui les oppose aux deux types de sauvages mentionnés plus haut. Le narrateur le note à plusieurs reprises :

Il faut dire, d'ailleurs, que ces colons étaient des « hommes » dans la belle et puissante acception du mot. L'ingénieur Smith ne pouvait être secondé par de plus intelligents compagnons [...] il était véritablement difficile de réunir cinq hommes plus propres à lutter contre le sort, plus assurés d'en triompher.

*IM* : 152—153

Grâce à leur virilité, le travail est harmonieux et facile :

« Mais, comme disait le marin, ils dépassaient de cent coudées les Robinsons d'autrefois, pour qui tout était miracle à faire ».

Et en effet, ils « savaient », et l'homme qui « sait » réussit là où d'autres végéteraient et périraient inévitablement.

*IM* : 206

En opposition, les pirates et les singes qui attaquent la colonie sont « féminisés », en ce sens qu'ils sont subjugués par un groupe dominant, sinon « effémi-

<sup>5</sup> Pour une étude sur l'influence de Saint-Simon sur Verne, voir notamment SPANGLER (2003 : 89).

nés»<sup>6</sup>. Avant tout, comme les pirates, les singes, à peine un échelon au dessous de l'homme noir dans l'échelle des espèces<sup>7</sup>, ne possèdent en aucune part les qualités masculines des colons.

Comme cela avait été le cas chez Defoe, la peur de l'autre sauvage demeure une constante dans *L'Île mystérieuse* au même titre que la sauvagerie de la Commune. La seconde partie de *L'Île mystérieuse*, intitulée «L'Abandonné,» reprend un des fils conducteurs d'un autre roman vernien, *Les Enfants du capitaine Grant* (1867—1868), où apparaît pour la première fois le personnage d'Ayrton. Ayrton est un bandit qui, après avoir commis une série d'exactions à bord du vaisseau de Grant, préfère être débarqué sur une île déserte avec armes et bagages pour une durée indéterminée, plutôt que d'être livré aux autorités compétentes une fois de retour au pays. Ce scénario reproduit d'ailleurs assez fidèlement l'aventure du marin Selkirk qui a donné à Defoe l'idée de son roman. Attentif aux besoins de son lecteur, Verne fait reprendre cette histoire par le personnage d'Ayrton lui-même sous la forme d'une confession (*IM*: 438—452). L'intérêt de ce passage d'un roman à l'autre est considérable. D'une part, il permet de mettre en opposition deux types de robinsonnades : la tentative du Robinson solitaire, Ayrton, qui, comme Alexander Selkirk, n'est pas victime d'un naufrage mais choisit son destin, est vouée à l'échec.

Il s'agit, en passant, d'une critique du Robinson Crusoe de Defoe : solitaire, l'homme ne peut que rétrograder dans l'échelle des espèces et retourner à l'état sauvage. Pencroff de s'exclamer :

En vérité, ce n'était point un singe ! C'était une créature humaine, c'était un homme ! Un sauvage, dans toute l'horrible acception du mot, et d'autant plus épouvantable, qu'il semblait être tombé au dernier degré de l'abrutissement !

*IM*: 411

## La séquence du sauvetage

La robinsonnade de groupe réussie par les nordistes de *L'Île mystérieuse* s'oppose donc à son modèle britannique. D'autre part, l'intervention de ce

---

<sup>6</sup> L'analyse de SINHA (2009) offre une explication détaillée du motif de la féminisation de l'indigène.

<sup>7</sup> Cette idée semble d'ailleurs avancée par Verne quand il présente l'orang-outan «Jup» domestiqué par le noir «Nab» (sur la similarité des noms monosyllabiques, voir SPANGLER, 2003 : 79) de la façon suivante : «L'adroit orang avait été merveilleusement stylé par Nab, et on eût dit que le nègre et le singe se comprenaient quand ils causaient ensemble» (*IM*: 334). L'homme noir et l'orang-outan, sont les seuls à avoir un prénom monosyllabique en partage, et occupent les positions subalternes de cuisinier et de son aide, rôles traditionnellement dévolus aux femmes. De plus, le texte établit l'échelle des espèces en filigrane : l'homme blanc est supérieur, avec l'ingénieur au sommet de la pyramide, ensuite vient l'homme noir, suivi de près par le singe.

« nouveau personnage ancien » apporte au lecteur assidu des *Voyages extraordinaires* la résolution d'une ligne narrative laissée sans clôture dans l'histoire du Capitaine Grant. Finalement, cette intrusion d'Ayrton arraché à l'animalité par Smith permet un dénouement dont Verne place des indices un peu partout. Ainsi, à l'hypothèse de Pencroff (citée plus haut) sur la présence d'Ayrton dans l'île Tabor, Gédéon Spilett rétorque : « Vous devez avoir raison, Pencroff, [...] et si cela est, il n'est pas impossible que ceux qui l'ont laissé sur l'île ne reviennent l'y chercher un jour ! » (*IM* : 430).

### La séquence finale

De fait, le mystère s'épaissit de page en page tout en forçant les colons à se rendre compte que ce qu'ils prenaient d'abord pour un « génie de l'île » est indubitablement un homme caché on ne sait où. Verne joue même sur l'intertexte avec *Vingt mille lieues sous les mers* où Nemo avait été appelé « le génie des eaux ». De plus, il semble que l'écrivain ait cédé aux instances de son éditeur qui avait trouvé le personnage de Nemo trop antisocial et farouche vis-à-vis des nouveaux occupants de l'île qu'il protège manifestement d'une mort certaine à plusieurs reprises. Nemo reçoit enfin une identité, une patrie et un but : il est le prince indien Dakkar qui a vu sa famille entière massacrée par les Anglais au cours de la révolte des Cipayes (1856—1857) et qui avait juré de venger les siens en coulant tous les navires britanniques qu'il trouverait sur sa route<sup>8</sup>.

Il est donc évident que *L'Île mystérieuse* est liée à deux romans précédents : *Les Enfants du capitaine Grant* et *Vingt mille lieues sous les mers*. Cependant, on ne peut s'empêcher de voir dans le vrai patronyme du capitaine Nemo, Dakkar, une référence directe à la capitale du Sénégal. Or, précisément, Dakar est un nom rien moins que neutre en 1874, lorsque paraît *L'Île mystérieuse*, puisque la ville et le port ne datent que de dix ans auparavant. Leur situation géographique, à l'extrême pointe ouest de l'Afrique, semble les désigner comme le symbole du second système colonial en train de se mettre en place. De 1874 à 1905, date de la mort de Verne, l'empire européen sur l'Afrique aura grandi de près de quatre-vingt pour cent, même si pour la France le renouveau colonial date du premier tiers du siècle. La présence coloniale au Sénégal n'est rien moins que continue : dès le XV<sup>e</sup> siècle, les dieppois concurrençaient les Portugais dans l'exploitation de la côte ouest de l'Afrique. Au XIX<sup>e</sup> siècle, la réorganisation des compagnies à charte charge officiellement la Compagnie du Sénégal de la traite des Noirs.

<sup>8</sup> Pour une analyse approfondie de l'évolution de « Nemo » à « Dakkar », voir l'excellent article d'Edward OUSSELIN (2013/2014).

Le Sénégal s'associe donc, au XIX<sup>e</sup> siècle, à une certaine mauvaise conscience bourgeoise. Comme dans *L'Île mystérieuse*, deux solutions seulement se présentent : l'extermination ou l'intégration. Pour éviter la mauvaise conscience, on a recours au concept de « sauvage civilisé » de la Commune, pour justifier un racisme manichéen (ainsi les *convicts* [sic] étaient-ils des chiens enragés, des fauves), et la seconde par l'annulation du caractère autonome, hétérogène, irréductible de l'Autre : d'un même mouvement, Jules Verne tue les mauvais pirates, la partie « Dakkar » de Nemo au nom du « progrès nécessaire » (*IM* : 664), et il civilise Ayrton. Pas de Sénégalais réels, de colonisés ni d'Indiens. Le tour est joué.

## Conclusion

La tension dialogique qui semble se jouer à travers *L'Île mystérieuse* tient, me semble-t-il du fait que le roman d'aujourd'hui est l'héritier plus ou moins dégénéré du roman bourgeois d'ancien régime (dont *Robinson Crusoé* est un des chefs de file) mais il confronte l'idéologie dominante à une réalité qui la révèle comme la lutte des classes. Même exorcisée, la lutte des classes est refoulée ; l'Autre-de-classe — Ayrton le Quartier Maître et Dakkar / Nemo le prince ne sont ni l'un ni l'autre des bourgeois — médiatisé et travesti mais malgré tout reconnaissable, se trouve nié. Le retour en arrière du chapitre II, où Verne, narrant l'évasion de la prison, hors de Richmond assiégée, hors de la guerre de Sécession — une guerre coloniale dont les évadés sont Nordistes — est inséparable de la régression vers l'île, retour effrayé à la Mère, naissance à rebours. D'où le caractère répétitif de la fuite : de l'îlot du Salut ou de l'île Tabor, vers l'île Lincoln, de l'île Lincoln au territoire vierge de l'Iowa, Gilles Deleuze a peut-être raison de dire « qu'à partir de l'île déserte ne s'opère pas la création elle-même mais la re-création, non pas le commencement, mais le re-commencement » (DELEUZE, 2002 :16).

Mais revenons à cette tension dialogique : l'île se révèle être à la fois l'enjeu colonial par excellence et le lieu utopique d'une nouvelle organisation sociale égalitaire quoique hautement hiérarchisée. Il se peut que, consciemment ou non, Jules Verne fasse de son texte le reflet des ambivalences de son époque vis-à-vis de la colonisation et de la traite des Noirs. En outre, il est possible qu'elle résulte simplement du dialogue entre Verne et son éditeur Hetzel. Une analyse focalisée sur la correspondance entre l'auteur et son éditeur autour de *L'Île mystérieuse* que j'entends entreprendre sous peu sera probablement à même de clarifier ce point.

## Bibliographie

- BARTHES Roland, 1972 : « Par où commencer ? » In : *Le degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux essais critiques*. Paris : Éditions du Seuil.
- BOIA Lucian, 2005 : *Jules Verne. Les paradoxes d'un mythe*. Paris : Les Belles Lettres.
- BULLARD Alice, 2000 : *Exile to Paradise : Savagery and Civilization in Paris and the South Pacific, 1790—1900*. Stanford : Stanford University Press.
- COMPÈRE Daniel, 1977 : *Approches de l'île chez Jules Verne*. Paris : Lettres modernes.
- DEFOE Daniel, 1993 : *Robinson Crusoé*. Paris : P.O.L.
- DELEUZE Gilles, 2002 : *L'Île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953—1974*. Paris : Éditions de Minuit.
- DUPUY Lionel, 2010 : *Géographie et imaginaire géographique dans "Les Voyages Extraordinaires" de Jules Verne : Le Superbe Orénoque*. Pau, UFR Lettres, Langues, Sciences Humaines et Sport. [https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/447863/filename/These\\_Lionel\\_Dupuy.pdf](https://tel.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/447863/filename/These_Lionel_Dupuy.pdf). Date de consultation : le 13 décembre 2014.
- EVANS Arthur, 1988 : *Jules Verne Rediscovered. Didacticism and the Scientific Novel*. New York : Greenwood Press.
- FIGUIER Louis, 1870 : *L'Homme primitif*. Paris : Hachette.
- GILLI Yves, MONTCLAIR Florent, PETIT Sylvie, 1998 : *Le naufrage dans l'œuvre de Jules Verne*. Paris : L'Harmattan Littératures.
- LECLAIRE-HALTÉ Anne, 2007 : *Quelques stéréotypes narratifs dans les robinsonnades en littérature de jeunesse contemporaine*. <http://revel.unice.fr/loxias/index.html?id=1744&format=print>. Date de consultation : le 7 mars 2015.
- OUSSELIN Edward Winter, 2013/2014 : « De Nemo à Dakkar : La représentation paradoxale du colonialisme chez Jules Verne ». *Nineteenth-Century French Studies*, n° 42 1 & 2.
- PRATT Mary Louise, 2008 : *Imperial Eyes. Travel Writing and Transculturation*. 2nd ed. London & New York : Routledge.
- RACAULT Jean-Michel, 1991 : « L'Utopie narrative en France et en Angleterre, 1675—1761 ». *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, n° 280.
- SINHA Madhudaya, 2009 : *Masculinity under siege : Gender, empire, and knowledge in late Victorian literature*. Thèse, University of Cincinnati, 112 pages.
- SPANGLER May, 2003 : « L'Utopie post-coloniale de *L'Île mystérieuse* ». *Francofonia*, n° 44.
- TOURNIER Michel, 1977 : *Le vent Paraquet*. Paris : Gallimard (Folio).
- VERNE Jules, 2012a : *Les Enfants du Capitaine Grant*. Paris : NRF Gallimard.
- VERNE Jules, 2012b : *L'Île mystérieuse*. Paris : NRF Gallimard.
- VIERNE Simone, 1973 : *L'Île mystérieuse de Jules Verne*. Paris : Hachette.

## Note bio-bibliographique

Didier Bertrand est professeur associé de Français à Indiana University Purdue University Indianapolis, aux États-Unis. Il partage ses efforts entre l'enseignement du français langue étrangère et l'étude des littératures française et québécoise, ainsi que de la robinsonnade.